

quier la reconnaissance, combien nous sommes touchées de sa conduite.

Firmin se présenta bientôt; il fut reçu comme il le méritait, et devint l'ami de Madame de X... et de sa bonne et dévouée enfant. La fortune qui avait été un instant si peu gracieuse pour l'excellente mère revint enfin habiter son foyer pour ne plus s'en aller.

A. PERRIN.

Lecture de M. Masseras, à l'Institut Canadien-Français.

(Extrait de l'Ordre.)

La première lecture de M. Masseras a obtenu un très-grand succès auprès de l'auditoire nombreux et distingué que sa haute réputation avait réuni dans la salle de l'Institut Canadien-Français. L'attente était vive, elle a été dépassée. Le succès n'a fait que croître avec les sympathies, du commencement à la fin, et nous ne saurions dire quelle partie de la lecture a été la plus vivement appréciée, ni laquelle le méritait le plus, tant l'inspiration de l'orateur a été soutenue et heureuse, tant la satisfaction de l'auditoire a été continue, complète. M. Masseras nous a tenu pendant près de deux heures sous le charme de sa parole, et nous n'avons jamais vu un orateur plus sympathique à son auditoire et un auditoire plus sympathique à l'orateur.

M. Masseras est un causeur spirituel, ingénieux, éloquent, ennemi de toute exagération dans le langage comme dans la pensée. C'est avant tout un esprit juste. Il ne cherche pas l'effet oratoire dans le bruit de la phrase, mais dans la justesse de l'idée. Il serait de ces penseurs héroïques qui savent sacrifier une belle phrase à une bonne idée, s'il ne conciliait tout, en unissant le bonheur de l'expression à la justesse de la pensée.

C'est en homme politique que M. Masseras a étudié les Etats-Unis et qu'il en parle. Il ne s'arrête pas à la surface des questions, il les creuse et va saisir, dans le pélemêle des idées incohérentes et des faits passagers, l'idée et le fait principal, les ramène à la surface et les met en vive lumière. Il a précisément les qualités opposées aux défauts qu'il reproche aux Américains. Il analyse et il généralise. Son esprit ne se perd pas dans le courant troublé des événements, il les domine, les assemble et leur donne leur signification collective. Il saisit le rôle historique des événements secondaires, que le vulgaire oublie, et leur assigne leur vraie place; il a des vues d'ensemble d'une puissante originalité, et l'observation piquante des détails.

L'histoire politique des Etats-Unis s'est trouvée subitement illuminée devant l'auditoire, et les causes presque ignorées de la crise actuelle ont frappé toutes les pensées. Dans ce tableau saisissant, nous avons retrouvé bien des traits de notre physiologie politique, et nous avons recueilli plus d'une critique indirecte. En parlant des E.-U., sans le vouloir, l'orateur a quelquefois parlé de nous. M. Masseras n'est pas un détracteur des E.-U. Il se place à un point de vue impartial pour les juger, et il reconnaît leurs qualités comme leurs défauts. Voici une pâle analyse de cette brillante cause politique :

Le début de M. Masseras a été très heureux. Il a répondu avec esprit et émotion aux quelques paroles par lesquelles le Président de l'Institut, l'hon. M. T. J. J. Loranger, l'avait présenté à l'auditoire.

Je serais, a dit M. Masseras, qu'en ma qualité de Français, je serais bien accueilli au milieu de vous, mais tant de mains se sont tendues vers moi depuis mon arrivée à Montréal, tant de sympathies m'ont été manifestées que l'accueil a encore surpassé mon attente. J'en suis fier, non pour moi, mais pour la cause du journalisme Français, pour mon pays. Ce n'est pas à moi surtout, c'est à la France qui est derrière moi, c'est à la cause que je défends que s'adressent vos sympathies. Je crains, Mesdames, de vous ennuyer par l'aridité des questions dont je vais parler, mais je vous prie d'attribuer l'ennui que vous pourriez éprouver, non au soldat, mais à la bataille. Ces excuses étaient superflues et la brillante parole de l'orateur a su leur faire suivre avec un vif intérêt tous les développements de sa pensée.

L'orateur a divisé son discours en trois parties: la première, comprend l'histoire des causes qui ont amené cette crise, depuis leur origine jusqu'en novembre 1859; la deuxième, l'histoire des faits qui se sont passés depuis cette époque jusqu'à nos jours; et la troisième, les conséquences de ce grand mouvement, soit qu'il réussisse ou qu'il soit comprimé par les armes du Nord.

La première partie seule a été le sujet de la lecture de jeudi dernier.

La crise qui déchire les E.-U. a des causes si multiples, si diverses et si lointaines, que vouloir en prendre l'histoire au moment où elle a éclaté, c'est s'exposer à porter des jugements erronés. En arrière des événements actuels, il y a eu une accumulation progressive de causes de toutes sortes dont la connaissance est indispensable, non pas seulement pour apprécier les faits, mais même simplement pour les comprendre. C'est donc par un coup-d'œil rétrospectif de ces causes que l'orateur commence.

Elles se divisent, selon lui, en deux catégories, les unes générales remontant à l'origine même de la Confédération, et développée de période en période par les fautes communes à la nation américaine toute entière; les autres, à la fois plus particulières et plus immédiates, se rattachent directement aux épisodes qui ont marqué les dernières années.

Le chapitre du passé doit remonter jusqu'à la fondation même de la République Américaine. Le germe de ce que nous voyons aujourd'hui, se trouve dans la constitution même des E.-U. On s'est habitué, dans ces derniers temps, à considérer cette constitution, comme une œuvre parfaite; mais ceux-là même qui en furent les auteurs ne pensaient pas ainsi. Franklin disait en pleine convention: "Je consens à cette constitution, parce que je n'en puis pas espérer une meilleure." Les plus éminents écrivains politiques du temps la qualifiaient de tentative expérimentale; ils auraient pu encore mieux la qualifier de transaction forcée.

L'Union peut se comparer à un de ces mariages de convenance, comme il y en a tant ailleurs et si peu ici, ajoute M. Masseras, où l'on se hâte de conclure une alliance souvent mal assortie à laquelle on est décidé quand même, et sans s'occuper des différences de caractère qui éclateront certainement plus tard.

La diversité des intérêts en présence, et la difficulté de les concilier, éclataient dès lors avec une telle force que Washington exprimait son étonnement de ce qu'on eût pu parvenir à s'entendre. Voici ses paroles: "C'est pour moi, presque un miracle que les députés de tant d'Etats, différant entre eux par leurs manières, leur situation et leurs idées, soient parvenus à s'entendre pour former un système de gouvernement national."

Washington n'était peut-être pas en droit de s'étonner autant, car l'entente laissait subsister toutes ces différences dont il parlait. Elle ne les conciliait même pas, elle se contentait de les pallier; les causes de discorde intérieure restaient toutes entières. Les dangers de la Constitution n'étaient pas dans ce qui s'y trouvait, mais bien dans ce qui ne s'y trouvait pas. On avait fini par passer sous silence tout ce qui était trop difficile à formuler; mais taire les difficultés n'est pas les résoudre.

Ces difficultés étaient loin de se résumer, comme on l'a trop pensé depuis, dans la seule question de l'esclavage. Celle-ci n'était que la plus tangible, mais non la plus essentielle; elle est restée constamment, depuis lors, la plus visible, mais elle n'a été, la plupart du temps, que l'expression saisissable de l'antagonisme